

formule philosophique, sur laquelle ils étendent l'histoire, comme sur le lit de Procuste, coupant et meurtrissant tout ce qui a peine à entrer dans leur cadre inflexible. Ces gens-là qui ne font que renouveler Rousseau, Dupuys et Volney, ces gens-là, dis-je, ont fait cette admirable découverte : « que « les religions ont commencé par le fétichisme, » et ils vont le répétant à qui veut les entendre, discourant sur la loi du progrès, sur l'extinction du Christianisme et sur l'avènement prochain d'une religion nouvelle. Voilà ce que nous a prêché naguère M. Jouffroy, professeur de philosophie à la Sorbonne, cette antique Sorbonne que le Christianisme a fondée et dont le dôme est encore couronné du signe de la Croix.

Mais en face de cette école, qui se décore du nom de *rationaliste*, une autre s'élève qui prend le nom de *traditionnelle*, non pas qu'elle ait brisé avec la raison, mais parce que l'histoire est la base et la tradition, le point de départ de son système. Dans ses rangs apparaissent MM. de Chateaubriant, de La Mennais, d'Ekstein, Ballanche, de Bonald, et pour l'Allemagne, Schlegel, Baqder, Stolberg, Gofres. Ils distinguent, ceux-là, deux objets des connaissances humaines : le fini et l'infini ; la vérité philosophique et la vérité religieuse ; — deux manières de connaître : la raison et la croyance ; l'analyse et la synthèse ; ou, peut-être, comme parle l'Église, l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce.

Or, le fini est pressé par l'infini de toutes parts. L'infini, c'est Dieu, c'est l'*alpha* et l'*omega*, le principe et la fin. D'où il suit que la synthèse est à la fois la base et le commencement du développement de l'humanité, et que la vérité religieuse est la source et la fin de la vérité philosophique. Sur ces données s'élève une vaste théorie des rapports de la science et de la foi, une large explication de l'histoire. — Et comme la synthèse est le fait primitif qui précède toute connaissance,